Régimes de temporalités et récits des inégalités au Pérou

Carola Mick(1), Christine Deprez(1), Azucena Palacios(2)

(1) Université Paris Descartes, Centre Population et Développement (Ceped)
(2) Universidad Autónoma de Madrid, Espagne

Résumé : Dans des entretiens semi-narratifs recueillis en 2005 dans l'ONG *La Casa de Panchita* à Lima, 32 employées domestiques péruviennes produisent des récits autobiographiques sur l'arrière-fond des inégalités sociales qu'elles perçoivent au sein de la société. Afin de donner du sens à leurs expériences au moment de l'énonciation, certaines déploient plus que d'autres, dans leur récit, des ressources discursives et linguistiques créatives. Dans ce chapitre, nous étudierons l'exploitation particulière des temps verbaux du passé par les locutrices, et la temporalisation dans la narration de leur vécu.

Mots-clés : travail domestique, inégalités, migration, récit autobiographique, temporalité, temps verbaux du passé, Pérou

1 Inégalités et récit autobiographique

Nous ne sommes pas tous [1] égaux vis-à-vis du langage. Bourdieu (1982), s'appuyant sur Labov, a montré que tous les parlers ne se valent pas, que certains sont considérés comme plus corrects, plus riches, plus complexes que d'autres. Ces « qualités » légitiment une violence sociale et symbolique qui s'exerce sur les humbles, et construisent ainsi des hiérarchies sociales qui produisent des inégalités.

La variation langagière peut avoir trait à la production des récits, c'est-à-dire à la compétence narrative. Elle est particulièrement intéressante, non seulement parce qu'elle est socialement conditionnée par les inégalités existantes, mais parce qu'elle permet aussi de construire « un mode complémentaire, ou alternatif, de raisonnement » (Hymes, 1996, p. 114, notre traduction).

Les récits des employées domestiques péruviennes à Lima, ici analysés, racontent la discrimination et oppression qu'elles vivent en tant que migrantes à la capitale, mais ils

1. Dans ce texte, nous utilisons la forme grammaticale du pluriel masculin pour référer à des ensembles de personnes indifférant de leur genre.

représentent aussi une opportunité pour les employées de devenir les auteures de leur biographie et de leur vie. Avec Charlot (1997), nous montrerons que la vulnérabilité du dominé ainsi que la supériorité du dominant sont liées au rapport particulier au monde que les uns et les autres adoptent, c'est-à-dire à leur rapport au savoir, à l'autre et à soi-même. Ce rapport épistémique et symbolique se construit dans et par le langage, et le récit plus spécifiquement.

C'est à travers l'étude de la temporalité dans les récits auto-biographiques que nous montrerons ces inégalités dans les usages de la langue. Le récit organise la succession des événements et choisit en général de s'accorder avec la chronologie. Mais le maniement des temps est objet d'inégalités entre les narrateurs (Lahire, 1992) ; certains jouent avec le temps en prenant des libertés avec la chronologie, et d'autres s'y soumettent. C'est là l'objet de notre étude.

2 Emploi domestique et inégalités socio-économiques au Pérou

Malgré les transformations qui sont en cours, la société péruvienne reste une société marquée par de fortes inégalités (Cotler et Cuenca, 2011) qui se manifestent de manière particulière dans le secteur professionnel du service domestique (Ojeda Parra, 2005, p. 44-50). La plupart des employées domestiques travaillent à Lima et sont originaires des régions andines. Selon les statistiques officielles, qui n'enregistrent que les employés travaillant sous contrat, 96 % des employés domestiques au Pérou sont des femmes en 2010. Un tiers des employés ont entre 14 et 24 ans et un autre tiers ont entre 30 et 44 ans. 40,3 % ont arrêté leurs études à la fin du primaire et 37 % à la fin du secondaire. Parmi eux, 43,2 % sont affiliés au système de santé, mais seulement 9,5 % au système de retraite et 2,4 % bénéficient de congés payés. Un peu plus de la moitié de ces femmes travaillent dans la province de Lima et, en 2010, plus des deux tiers provenaient d'autres régions du Pérou, principalement des régions andines (Fuertes Medina *et al.*, 2013 : 83, 108). Elles fuient la pauvreté de la périphérie régionale rurale et se retrouvent en situation de vulnérabilité en ville.

Le cadre législatif du travail domestique du Pérou est l'un des plus développés dans le monde (OIT, 2013), mais il ne protège que les 10 % environ d'employées travaillant sous contrat, selon des estimations réalisées en 2012 (OIT, 2014). Beaucoup d'employées, surtout les plus jeunes – le travail infantile étant très répandu dans ce secteur [2] – ne sont pas au courant de l'existence d'une loi et ne savent pas qu'elles peuvent revendiquer un salaire minimum et une protection sociale (Fuertes Medina *et al.*, 2013). Selon Fuertes Medina *et al.* (2013), le salaire de celles qui réussissent à obtenir le statut officiel d'employée domestique ne représente que 54,9 % du salaire moyen, moins de la moitié d'entre elles gagnent au moins le salaire minimal vital, et 51,2 % d'entre elles travaillent entre 49 et 62 heures hebdomadaires, selon qu'elles logent ou non chez leurs employeurs. Ces auteurs montrent qu'être employée domestique au Pérou implique de travailler et souvent de vivre chez des personnes d'une

2. Il n'existe pas de statistiques officielles sur l'emploi des enfants au Pérou. Selon des estimations (dont la méthode tend à sous-estimer l'ampleur du phénomène), un tiers des employés domestiques au Pérou auraient moins de 18 ans en 2006 (Sharma, 2006 : 7).

autre classe sociale que la sienne – près de 20 % des employées domestiques sont dans ce cas en 2010. Cela les expose à différentes formes d'humiliation ; le recrutement des employées domestiques se fait, en effet, dans un contexte social fortement asymétrique. Dans leur relation avec leur domestique, les employeurs affirment, affichent, légitiment et renforcent leur supériorité (Destremau et Lautier, 2002).

3 Différences dans la gestion du temps narratif

Notre étude s'appuie sur un corpus de trente entretiens narratifs réalisés et enregistrés par Carola Mick en 2005, avec des employées domestiques à Lima, dans une organisation non gouvernementale : *La Casa de Panchita*. Cette ONG offrait un espace ouvert aux employées domestiques de Lima pour qu'elles puissent rencontrer des paires ainsi que des bénévoles, profitant ensemble d'ateliers de soutien scolaire, de théâtre, de chant, mais aussi du soutien médical, juridique et psychologique. Les jeunes femmes interrogées étaient toutes des migrantes originaires des zones périphériques du pays, en grande majorité de la région andine. Certaines étaient bilingues et parlaient le quechua ou l'aymara en plus de l'espagnol ; dans leurs réseaux de socialisation, toutes utilisaient des variétés de l'espagnol marquées par le contact avec le quechua ou l'aymara (Jara Yupanqui, 2011). Elles ont été approchées lors des séances de soutien scolaire que cette ONG leur offrait le dimanche. L'éducation était, en effet, pour les personnes interrogées, la motivation principale de la migration à Lima. La majorité d'entre elles avaient terminé leur scolarisation primaire dans la région d'origine et fréquentaient le collège à Lima au moment de l'entretien. Dans les entretiens, elles racontaient leur trajectoire migratoire ainsi que leurs expériences professionnelles et personnelles à Lima, où elles résidaient depuis presque sept ans en moyenne (avec des séjours individuels variant entre deux mois et plus de vingt ans).

Dans ce chapitre, nous ferons l'analyse des conditions de la construction du récit autobiographique, en nous intéressant particulièrement au rapport au temps et au langage mis en scène par les narratrices. Nous avons démontré ailleurs (Mick et Palacios, 2013) que la biographie langagière respective de chaque locutrice (bilinguisme ou non, âge de l'apprentissage de l'espagnol, temps passé à Lima) n'expliquait pas les variations linguistiques observées, résultat confirmé dans l'utilisation des temps verbaux (Palacios *et al.*, 2018).

En analysant les récits de quatre employées domestiques de 1975 à 2012, Poblete (2013) montre que, lorsque l'employée n'est pas maîtresse de son temps, mais qu'il lui est imposé, géré par d'autres (ses employeurs), son récit a du mal lui-même à se structurer temporellement. Elle met en relation le contrôle total du temps du travail par les employeurs avec la dislocation temporelle des récits des employées. Ils sont comme « fouettés » par un temps de vie fragmenté (Poblete, 2013). Mais, comme le montre aussi Poblete, le récit peut offrir à l'employée une possibilité de récupérer un certain degré d'autonomie, en devenant « auteure » de son texte, dans le sens que donne Foucault (1969/2001) à cette fonction : le temps dédié au récit (« temps racontant », Genette, 1972, repris dans Carcassonne, 1998) peut inviter l'employée à réfléchir au « temps raconté » (*ibid.*) du monde des personnages, des espaces, des

temps, problématiques et actions… représentés dans l'histoire, c'est-à-dire à devenir maîtresse du temps narré.

Auteur et narrateur se confondant dans l'autobiographie, celle-ci peut offrir une opportunité aux narratrices de « temporaliser leur identité personnelle [3], c'est-à-dire de concilier le caractère nécessairement temporel et changeant de leur existence *vécue* avec la tentative de construire et de proposer une définition d'[elles]-mêmes qui transcende cette temporalité biographique » (Dubar, 2013 : 1). Même si le narrateur – comme le destinataire – est tenu par le « pacte autobiographique » (Lejeune, 1975), un récit est toujours une reconstruction *a posteriori* des événements et des sentiments du passé pour un ou des destinataires particuliers. C'est dans l'entre-deux du temps de la narration (temps *racontant*) et du temps passé des événements (temps *raconté*) que se fait la reconstruction et non simplement le rappel des souvenirs. Le sujet locuteur se constitue au moment d'être auteur de son histoire, et donne un sens individuel à son vécu. Dans cette perspective-là, le récit lui donne, entre autres, la possibilité de s'émanciper du temps chronologique.

4 Régimes de temporalité et récit autobiographique

Comme le mettent en exergue les travaux de Bergson, le temps est une notion polymorphe. Chaque culture intègre et réinterprète le temps objectif cosmique, le mouvement des astres, l'alternance entre nuit et jour, été et automne, etc. dans différents ordres symboliques, en créant des régimes temporels multiples, juxtaposés, superposés et en compétition. Le temps chronique des horloges et du calendrier qui organisent et rythment la vie en société n'est que l'un des régimes temporels que porte notre culture.

Selon Benveniste, chaque langue représente « un effort pour objectiver le temps chronique » selon « l'expérience humaine du temps » (Benveniste, 1966, p. 6). La langue porte la trace à la fois des représentations culturelles de la temporalité et de l'expérience unique du temps par le sujet parlant. Chaque langue met à disposition des locuteurs un système temporel propre et complexe lui permettant de marquer le présent, le passé et l'avenir par l'acte de parole. À partir du présent dynamique du moment de l'énonciation, les locuteurs distinguent et connectent ce qui compte comme mémoire et devenir pour eux. Le narrateur autobiographique construit et s'inscrit ainsi linguistiquement et narrativement dans ce que Demazière et Dubar (2005 : 11) appellent des « régimes de temporalité » définis comme suit : « Le régime de temporalité […] est le résultat d'un inventaire des moyens d'exprimer l'articulation du passé, du présent et du futur dans des récits biographiques, et donc des manières de raconter son histoire. » Le régime de temporalité propre à chaque récit se sert des outils linguistiques déjà présents dans la langue, et les exploite de manière individuelle.

5 Temps verbaux et temporalités culturelles

Au Pérou, deux régimes culturels de temporalité semblent coexister et interagir : une vision linéaire du temps met l'accent sur la succession d'événements, et une vision cy-

3. En faisant référence à Ricœur, Dubar (2013) définit « l'identité personnelle » comme étant intrinsèquement liée au récit autobiographique.

clique du temps souligne la routine journalière, mensuelle et annuelle des phénomènes cosmiques et sociaux (Mujica et Córdova, 2016). Dans les deux approches, il y a évolution et progression, mais le rapport aux événements passés change ; les événements du passé, déconnectés du présent dans le régime linéaire de temporalité, continuent à être présents dans le régime temporel cyclique. C'est dans l'expérience du sujet et dans la mémoire individuelle et collective que se condensent passé, présent et avenir. Tout en s'inscrivant dans la même routine, chaque nouveau moment dans le cours du temps est ainsi naturellement plus complexe que l'instant le précédant, car il porte la trace de l'histoire entière (*ibid.*).

Ces cultures différentes du temps se manifestent aussi au niveau des langues en contact, et ont une influence sur les variétés de l'espagnol émergentes dans la région des Andes (Jara Yupanqui, 2011). En quechua, la langue la plus répandue dans la zone andine au moment de la colonisation, le choix des temps verbaux du passé prétérit, passé accompli, opposé à l'imparfait (marqués par l'opposition des suffixes *-r(q)a* et *-s(h)qa*) dépend surtout de l'expérience immédiate, personnelle ou non, d'un événement narré par un locuteur (Hintz, 2007). Le système des temps verbaux en espagnol, de son côté, met l'accent sur la distance ou la proximité temporelle d'un événement passé par rapport au moment de la parole. L'espagnol oppose trois temps verbaux pour parler d'événements concrets et achevés : *pasado simple* (*canté*, PS), *pluscuamperfecto* (*había cantado*, PQP), *pasado compuesto* (*he cantado*, PC).

Pasado simple (PS)	*canté* (je chantai[1])	Passé considéré comme lointain
Pasado compuesto (PC)	*he cantado* (j'ai chanté)	Passé considéré comme récent
Pluscuamperfecto (PQP)	*había cantado* (j'avais chanté)	Passé antérieur

Schéma 1 – Système des temps verbaux du passé prétérit en espagnol standard

La grammaire standard de l'espagnol considère le PC comme étant le temps du passé récent – à l'opposé du PS –, car il est utilisé pour des événements liés temporellement ou causativement (Howe et Schwenter, 2003) au présent de l'énonciation. Cependant, le PC connaît actuellement une évolution en ce que ses fonctionnalités se rapprochent de celles du PS, et différents auteurs observent des processus de changement grammatical en cours (Harris, 1982) qui varient diatopiquement, c'est-à-dire en fonction des régions. Dans des variétés hispano-américaines de l'espagnol surtout, l'utilisation du PQP ainsi que l'opposition entre PS et PC tend à se dissocier du temps chronologique et à adopter d'autres valeurs et fonctions (Palacios *et al.*, 2018). Plusieurs auteurs établissent un lien entre ce processus de grammaticalisation et le contact entre l'espagnol et d'autres langues, notamment, dans notre cas, de la famille du quechua dans l'espace andin (Pfänder et Palacios, 2013).

L'usage du PS, notamment dans l'espace andin, marque la valeur perfective (passé accompli) d'un événement narré. Contrairement à cela, le PC est utilisé pour établir un lien résultatif, expérientiel, continuel ou universel (avec une temporalité indéfinie) avec le présent de l'énonciation (Martínez-Atienza, 2008).

En outre, et ceci nous intéresse au premier chef, Gutiérrez Araus (2001) et d'autres auteurs comme Hernández (2006) décrivent une fonctionnalité narrative de l'opposition

PS-PC dans des variétés hispano-américaines de l'espagnol qui permet de mettre en relief certains des événements narrés : par l'utilisation du PC, l'auteur du récit marque l'importance émotionnelle ou informative particulière qu'il attribue à un événement passé pour la construction de sa narration, ou encore son implication personnelle.

Par ailleurs, Jara Yupanqui (2011) observe une fonctionnalité pragmatique du PC dans l'espagnol parlé à Lima. Les locuteurs s'en servent pour introduire des commentaires métanarratifs, des résumés et évaluations des événements narrés, afin de rythmer leur narration. Ils insèrent aussi, avec le PC, des microrécits dans une argumentation générale construite en fonction du contexte d'interaction. D'autres auteurs (Escobar, 1997 ; García Tesoro, 2015) décrivent des valeurs évidentielles, réportatives ou miratives dans l'opposition des formes verbales au prétérit et une connotation spatiale dans l'utilisation du PC ; celles-ci n'étant pas présentes dans notre corpus, nous n'allons pas les discuter ici.

Ce qui est remarquable et important pour notre corpus, c'est que le PC dans cette variété de l'espagnol au Pérou, s'émancipe de la simple dimension temporelle, rectrice pour son emploi en espagnol standard, et se met désormais au service de la subjectivité du narrateur (Palacios *et al.*, 2018).

Notre argumentation est donc la suivante : dans leur utilisation particulière du PC, les locutrices rendent explicite la manière dont elles s'approprient la « fonction d'auteur » (Foucault, 2001). Elles se constituent activement comme auteures singulières en exploitant avec plus ou moins de créativité les différentes fonctionnalités du PC qui émergent dans cette variété de contact.

Nous avons fait l'hypothèse de l'existence d'un lien entre les caractéristiques langagières de chaque locutrice et leur rapport personnel au temps. Étant donné que le régime de temporalité s'inscrit dans la langue, la gestion complexe de celui-ci par les locutrices migrantes en situation de contact culturel, social et linguistique, doit aussi marquer leurs récits.

L'analyse discursive, narrative, conversationnelle et grammaticale du maniement du temps – culturel, social et grammatical – confirme cette hypothèse et révèle le caractère extrêmement hétérogène du corpus en ce qui concerne le rapport au langage, au temps, au monde et aux discours. Ces observations nous conduiront à interroger une conception purement socio-économique des inégalités, et à réintroduire la dimension du sujet dans leur analyse.

6 Rapport au temps, au langage et au savoir dans les récits

6.1 Reproduction d'un régime discursif de temporalité progressiste

Le régime de temporalité évolutif est dominant dans l'ensemble du corpus. Toutes les locutrices reproduisent une conception « progressiste » ou « futuriste » (Hartog, 2003) du temps selon laquelle l'avenir devient désirable et le passé est signe de retard : elles déclarent être venues à Lima pour « progresser » ou « avancer », « se dépasser » et « aller de l'avant » ou encore pour « chercher l'/un avenir ».

La communication à Lima est considérée comme « plus avancée » et l'espagnol y serait « plus évolué » que dans la région d'origine. L'une des narratrices (XX [4]) souligne qu'elle est « déjà métisse », comme si les caractéristiques ethniques s'inscrivaient également dans cette progression.

Ce discours progressiste est symbolisé par la grande flèche orientée vers le haut à gauche du schéma 2 ci-dessous, qui résume les structures discursives partagées par toutes les locutrices – même si certaines se positionnent différemment par rapport à ces discours (Mick, 2009). Il sert aux narratrices à légitimer une hiérarchie entre leur « Ici », à Lima (*Acá*), et le « Là-bas » de la région d'origine (*Allá*), des catégories qu'elles établissent et opposent en s'appuyant sur des critères et spécificités (Irvine, 2001) géographiques, linguistiques et ethniques/raciaux.

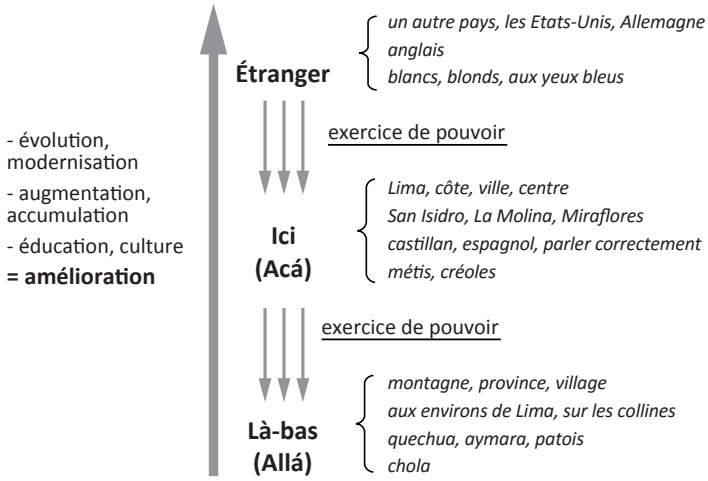


Schéma 2 – Structures discursives de base (source : Mick, 2009 – notre traduction)

Selon ces représentations partagées, retourner dans la région d'origine équivaudrait à la stagnation (« rester seulement », « rester seulement avec ça », « rester seulement comme ça », « ne pas progresser ») et même une régression (« retourner au même », « régresser »). La région d'origine vit dans un temps et une culture autre, ceux des parents – « à l'époque de ma maman » (XXIII : 40) ; « comme les anciens, comme eux ils ont été élevés par leurs parents » (I : 216) – et de l'enfance, dans lequel la femme n'étudiait pas, se mariait, fondait une famille tôt et se dédiait aux enfants : « tu es déjà grande, il dit, tu vas être trop vieille pour te marier » (XVIII : 26). Leur temps de vie, modelé par les pressions sociales et les contraintes culturelles, semble leur échapper dans la région d'origine. Depuis leur perspective limenoise, le temps semble y stagner, de sorte qu'elles sont surprises d'y voir des changements quand elles

4. Dans la suite du texte, les chiffres romains renvoient aux entretiens et les chiffres arabes aux lignes dans ces entretiens.

retournent, comme l'illustre le propos suivant de Gaby, originaire de Huanta (âgée de 25 ans et ayant passé la moitié de sa vie à Lima) [5] :

> (1) *de muchos años he- (--) he ido el añ- (.) el ante año pasado; hace dos años; atrás. haber visto a mi:: a ése la ciu- (.) a mi ciuda::d; a mi pr querida provincia huanta; digo a:; tanto ha cambiado le digo. tanto ha crecido huanta. antes no era así. antes era- (.) era un pueblito chiquI:to. ahora <<h>hui.> tanto ha poblado.* (XXVII : 579.)
>
> [Après de longues années, je suis retournée, il y a deux ans, à la ville, ma chère province de Huanta. Elle a beaucoup changé, elle a beaucoup grandi. Avant, elle n'était pas comme ça, c'était un tout petit village, maintenant, c'est très peuplé.]

Depuis cette perspective progressiste, la migration à Lima est représentée comme l'entrée dans une nouvelle ère, que les locutrices présentent dans leur discours comme indispensable. Une fois arrivées « en modernité » à Lima, cependant, le temps semble échapper à leur contrôle : celles qui pensaient n'y rester que temporairement pour réaliser certaines de leurs attentes se voient obligées de prolonger leur séjour (II, XIII, XXXI). D'un côté, la discrimination qu'elles subissent en ville en tant que migrantes exige d'elles un effort et un temps d'assimilation considérables. En s'alignant sur ces discours discriminatoires, elles considèrent alors le temps comme une ressource pour se dépasser et être acceptées par la société urbaine et « moderne », comme le suggère le régime de temporalité progressiste (I, II, III, VI, VIII, XV, XVI, XXVII). Cependant, un séjour prolongé ne peut à lui seul garantir leur réussite. Selon leurs explications, il faut surtout s'éloigner des réseaux sociaux des migrants de même origine à Lima (XXI : 50ff). D'un autre côté, elles deviennent aussi conscientes des nouvelles contraintes propres à la vie « moderne » en ville liées à l'insécurité, à l'anonymat et au manque de solidarité. Elles ont surtout du mal, dans la condition d'employée dépendante qui est la leur, à concilier travail et études (II, VII, X, XIII, XV, XVI, XXVII, XXXII). C'est ce qu'illustre la citation suivante de Gabriela, employée de 27 ans, venant d'Ica, qui vit déjà depuis 12 ans à Lima :

> (2) *o bien estudiabas, o bien éste::: o bien trabajabas. porque- (.) e:: mi horario: era mi o sea- (.) trabajar en casa a veces, n:=no tienes tiempo. [...] porque a veces- (.) me quedaba hasta las dos de la mañana o tres de la mañana haciendo las tareas, no podía; porque al día siguiente tenía que levantarme temprano- (.) a=seis=y: me faltaba algo, no podía dejar de*

5. Comme la sociolinguistique s'intéresse à la variation dans l'usage de la langue, la transcription des extraits d'entretiens analysés essaie de visualiser les particularités du langage utilisé par les enquêtées. Ainsi, en suivant les conventions de l'analyse de la conversation (Selting *et al.*, 1998), nous n'écrivons que les lettres prononcées par l'enquêtée elle-même, marquons les rallongements des sons par un double point suivant la lettre correspondante, ainsi que les liaisons entre deux mots par un signe d'égalité entre les deux. En nous éloignant de la ponctuation actuelle, nous utilisons le point, le point-virgule, le tiret, la virgule et le signe d'interrogation pour marquer, à la fin des unités prosodiques, la tonalité descendante, moyennement descendante, plane, moyennement ascendante et ascendante, respectivement. Les pauses courtes (.), longues (-) et très longues (–) sont marquées, ainsi que les variétés tonales vers le haut (h) ou ↑, respectivement vers le bas (t) ou ↓, le volume faible (p) ou fort (f). Les extraits présentés sont numérotés de 1 à 11. Les traductions sont fournies à titre indicatif pour permettre aux lecteurs non hispanophones d'avoir une idée du contenu des extraits cités.

trabajar para hacer mi- (.) mis tarea. entonces se me complicó. (XXXII : 126.)

[Ou bien tu étudiais, ou bien tu travaillais. À cause de l'horaire, dans l'emploi domestique tu n'as pas le temps. Des fois je restais sur mes devoirs jusqu'à deux ou trois heures du matin. Je ne pouvais pas, parce que le lendemain il fallait que je me réveille tôt, à six heures. S'il restait des choses à faire, je ne pouvais pas laisser le travail pour faire les devoirs. Donc c'était compliqué.]

À côté de leur travail, elles essaient d'investir dans des projets de formation scolaire, mais aussi de développement personnel. Pamela, employée de 26 ans, originaire de Cusco et logeant à Lima depuis 15 ans, exige par exemple que son employeure la laisse pratiquer du sport et profiter de sa jeunesse en période de vacances scolaires autant que pendant l'année, pour pouvoir « avancer » « comme toute autre personne » (XX : 154).

L'intégration des notions de repos, vacances et loisirs dans les discours change aussi la représentation qu'elles se font de la région d'origine ; face aux contraintes de la vie en ville, les narratrices commencent à associer la vie en province avec la liberté. C'est ce que montre l'énoncé (3) de Herlinda, employée âgée de 32 ans, originaire de Puno qui est arrivée à Lima 10 ans avant l'entretien :

(3) *allá sta:=costumbrada=ser libre; en cambio acá éste: a: (--) como estar encerra:da:; (--) y: éste- (.) no tener esa libertA:d. no? y:: tenía un sitio: que no era mi fami:lia:; todo desconoci:do; todo eso; y estar encerrada; no tenía salidas:; (-) los domingos; me pagaban muy poquito; <<p> todo;> [...] decía cuando voy a lima, etonces éste:- (.) voy a trabajar en::- (-) los- (.) de día, y de noche voy a=studiar. yo sí he preguntado. no? pero me decía <<h>sí; sí puedes estudiar;> pero acá no era así; la realidad ya no=NO me quería dar estudio, dice voy a superarme; enton dEspués de=ya bueno.* (XIII : 23.)

[Là-bas on était habituées à être libres. Par contre ici, on est enfermées, sans cette liberté, ce n'était pas ma famille, tout m'était inconnu, on ne me laissait pas sortir les dimanches, on me payait très peu. Je me disais que, quand je vais à Lima, je vais travailler de jour et étudier la nuit. J'avais demandé et on m'avait dit que oui, je pouvais étudier, mais ici ce n'était pas comme ça, on ne me laissait pas étudier. Je voulais me dépasser, mais c'était vain.]

Alors, les quelques voyages que les locutrices peuvent se permettre pour retourner dans leur région d'origine deviennent des espaces de liberté. Elles échappent ainsi temporairement à la routine du travail et se reposent des exigences professionnelles et de formation en ville. La région d'origine acquiert ainsi une nouvelle valeur récréative dans les discours de beaucoup d'entre elles, comme l'illustre la citation (4) de Carmen, qui vient de Cusco, a 28 ans et a passé la moitié de sa vie à Lima :

(4) *yo siempre en enero me iba- (-) allá:, porque e=ese tiempo es (-) fiesta allá=n mi tierra, y ya pues; voy a vis- (.) a la vez a ver la fiesta; un poco pasea:r; así; [...] así que- (.) más que todo vamos allá- (-) al menos todos la mayoría tienen allá familia. no? y van a visitar; un poco a distraerse; vacaciones. porque a veces en lima trabajo trabajo no más, no es; hay que divertirs también; un poco distraerse. poque <<dim>agobia el trabajo también; par=eso;>* (VIII : 45.)

[En janvier, j'allais toujours à ma province parce qu'à ce moment-là, c'est la fête. J'y vais à la fois pour profiter de la fête et pour me promener. Avant tout, on y va parce qu'en majorité, on y a de la famille. On va leur rendre visite, se distraire lors des vacances, parce qu'à Lima, souvent, c'est le travail et rien d'autre, il faut aussi se distraire, le travail c'est épuisant.]

Les locutrices se plaignent du manque d'occasions de retourner dans leur région et du fait que le temps passe trop vite à Lima et les sépare trop longtemps de leur famille. Les quelques vacances grappillées leur semblent trop courtes. Contrairement à la routine du travail, qui leur paraît monotone, la régularité des festivités semble donner à beaucoup d'entre elles une certaine stabilité et servir de point de repère (I, VIII, XIII, XXI, XXX). Mais, pour une des enquêtées, ces traditions festives sont une preuve d'arriération (II).

Contrairement à d'autres dimensions discursives résumées dans la colonne droite du schéma 2 (l'espace, l'ethnie, la langue), le régime de temporalité progressiste, tout en étant critiqué, n'est remis en question par aucune des enquêtées. En adoptant des stratégies discursives individuelles face à ces représentations partagées, les locutrices peuvent réviser cette façon de voir leur région comme étant arriérée et d'associer la ville avec la modernité, mais elles ne remettent pas discursivement en question une vision progressiste ou futuriste de la temporalité. Cependant, quelques éléments au niveau langagier, narratif et communicatif, manifestent l'effort des locutrices pour gérer, chacune à sa manière, les conflits culturels, sociaux et psychologiques provoqués par ce régime de temporalité. C'est ce que nous allons développer dans les prochaines parties.

6.2 La gestion du temps narratif

Les entretiens se différencient fondamentalement par leur durée, mais aussi par le nombre de formes perfectives (PC, PS, PQP) utilisées par chaque locutrice, c'est à dire le nombre d'évènements narrés au passé. Ce dernier varie de 5 à 420 dans les entretiens, et la proportion de formes verbales perfectives par minute d'entretien tend à augmenter avec la durée de l'entretien, variant entre 1,18 pour les entretiens courts et 7,29 dans les conversations longues. Le temps dédié à la conversation dépend de la volonté de la locutrice de raconter sa vie et de la dynamique du dialogue avec l'enquêtrice. Dans les entretiens les plus courts, le rapport enquêtée–enquêtrice est très asymétrique : l'enquêtée répond à l'enquêtrice sans apporter d'éléments qui n'auraient pas été directement ciblés par ses questions. Dans ces entretiens, les phrases sont souvent elliptiques, s'appuyant sur la structure grammaticale suggérée par la question. Ces interlocutrices ne donnent pas d'exemples, n'illustrent pas leurs réponses, et

semblent toujours dans l'attente de la question suivante, sans profiter de la possibilité de développer leurs propos. Dans ces entretiens, les locutrices ne racontent pratiquement pas d'histoires et se limitent à résumer des expériences, principalement avec des commentaires au présent atemporel. Comme les interventions de ces enquêtées n'apportent pas beaucoup d'éléments personnels, les questions successives de l'enquêtrice suivent le guide d'entretien préétabli.

Au contraire, dans les entretiens les plus longs, les enquêtées illustrent leurs propos, réfléchissent, reformulent ou critiquent la question posée, offrant des détails qui permettent à l'enquêtrice de poser de nouvelles questions et de continuer la conversation. La structure narrative des entretiens les plus longs tend à être assez complexe. Plusieurs microrécits racontant des événements passés peuvent s'enchaîner. Ils sont parfois insérés dans une argumentation globale et peuvent servir d'exemples au développement d'une idée de valeur présente, universelle ou projective. Quelques locutrices enchâssent des récits les uns dans les autres, en créant de la profondeur temporelle ; d'autres présentent des événements passés de manière vivante au présent, en les positionnant dans un cadrage au passé. Certaines d'entre elles réalisent des narrations en mettant en scène un dialogue polyphonique au style direct (voir Palacios *et al.*, 2018).

Dans ces entretiens, il arrive que l'enquêtée gère elle-même le temps et la durée de l'entretien, en en annonçant la fin (« et voilà mon actualité de maintenant, Mademoiselle », XX : 398) ou en se posant des questions à elle-même (« que pourrais-je te raconter d'autre ? », XIV : 24). Lucía, employée monolingue de 21 ans originaire d'Ica et habitant à Lima depuis quatre ans demande même, dans l'extrait (5), l'effacement du début de l'entretien pour recommencer à raconter son histoire à sa façon. Elle le fait ensuite en respectant la chronologie des événements :

> *(5) no. ya: he cambia=de mi trabajo; (1,6) ya; te voy a contar toa mi=historia; ya. de vuelta, bórrale. quieres que te cuente? (-) ya. mira. en el dosmil: -(--) uno? (2,9) vine acá lima a los diecisiete año a trabajar. mi hermana me trajo.* (X : 16.)
> [Non, ça y est, j'ai déjà changé de travail. Je vais te raconter toute mon histoire. De nouveau, efface. Tu veux que je te raconte ? Alors, regarde. En 2001, je suis venue ici, à Lima à l'âge de 17 ans pour travailler. Ma sœur m'a amenée.]

Par les récits les plus longs, les auteures récupèrent le contrôle du temps et dépassent, en tant que narratrices, le régime de temporalité progressiste et l'aliénation que peut impliquer le travail d'employée domestique. Comme nous allons l'argumenter par la suite, la gestion créative des temps verbaux du passé permet la construction de récits complexes et articule le rapport au temps de chaque entretien.

6.3 La gestion des temps verbaux du passé

En prenant appui sur les résultats de l'analyse de l'utilisation du PC dans les entretiens (Palacios *et al.*, 2018), nous distinguons quatre groupes d'entretiens :

- Le groupe A formé par les entretiens dans lesquels aucune forme verbale en PC n'apparaît.

- Le groupe B comprend les entretiens dans lesquels le PC apparaît uniquement dans ses formes canoniques de passé récent, expérientiel ou résultatif.
- Le groupe C, celui des locutrices qui s'approprient le PC à des fins narratives en distinguant différentes voix ou en l'utilisant avec une valeur subjective.
- Enfin le groupe D rassemble les 5 locutrices qui se servent du PC comme d'une stratégie pragmatique qui leur permet de construire et de contrôler leur argumentation.

Tableau 1 – Principales caractéristiques des groupes d'entretiens (source : auteurs)

Groupes	A	B	C	D
Durée moyenne (minutes)	5,03	6,30	13,06	32,23
Minimum (minutes)	*3,24*	*3,03*	*3,01*	*10,52*
Maximum (minutes)	*7,47*	*18,26*	*25,52*	*78,00*
Formes verbales au prétérit par minute (nombre)	1,77	3,49	4,32	10,69
Minimum (nombre)	*1,18*	*1,96*	*2,12*	*5,38*
Maximum (nombre)	*2,01*	*7,06*	*6,45*	*7,29*
Entretiens	V, XVI, XXI, XXII, XXIV	III, IV, VI, VII, IX, XII, XIV, XV, XVIII, XIX, XXVI	I, II, VIII, XI, XVII, XX, XXV, XXX, XXXI	X, XIII, XXIII, XXVII, XXXII
Nombre	5	11	9	5

Les narratrices du groupe B utilisent le PC de façon canonique pour établir un lien temporel, causatif, résultatif ou expérientiel entre un événement passé et le présent de l'instant de parole. Elles s'inscrivent dans une temporalité linéaire en utilisant le PC, par exemple après les prépositions « depuis » ou « jusque », ou en combinaison avec le complément adverbial « deux fois ». Les entretiens du groupe B sont courts (voir tableau 1). La plupart de ces récits reproduisent des discours discriminatoires dominants (représentés dans le schéma 2). Certaines narratrices adoptent la posture de la victime, en se positionnant en bas de la hiérarchie établie discursivement (dans la catégorie « Là-bas / *Allá* »), en évoquant les injustices vécues en tant qu'employée domestique, ou légitiment les inégalités depuis la position de la migrante assimilée à la vie urbaine (en se positionnant « Ici / *Acá* »). C'est ce qu'illustrent les extraits des entretiens avec Eliana (extrait 6), de Cajamarca qui a migré à Lima à l'âge de 16 ans, trois ans avant l'entretien, et avec Miranda (extrait 7), migrante de Huancayo également âgée de 16 ans, qui est à Lima depuis deux ans :

(6) *C : no te fue bien en los primeros trabajos,*
E : n:o:; me ha=no=no me fue; no me ha ido; (XVIII : 5.)
[C : Ça ne s'est pas bien passé (PS) dans tes premiers emplois ?
E : Non, ça ne s'est (PC), non ça ne s'est (PS), ça ne s'est pas (PC) [bien] passé.]

(7) *rápido: [me acostumbré], (.) no- (.) <<dim>no tuve mucha pena de mis padres;> claro; primeros días un poco extrañaba; pero- (.)<<h>me*

> *acostumbré.> no. nunca he llorado. he llorado por un enamorado;* (XXVI : 37.)
> [Je me suis habituée rapidement, je n'ai pas eu (PS) trop de peine d'être séparée de mes parents. Les premiers jours, ils me manquaient un peu, mais je me suis habituée (PS). Je n'ai jamais pleuré (PC). J'ai pleuré (PC) pour un amoureux.]

Eliana (6) manifeste une certaine sensibilité linguistique en se laissant influencer lors du choix du temps verbal par la formulation de la question par l'enquêtrice. Spontanément, et de nouveau après une petite hésitation, elle choisit le PC pour parler des expériences négatives qu'elle a faites à Lima et qui expliquent son instabilité professionnelle présente. Ici, elle résume sa situation de manière très brève, ne donne pas de détails, ni ne s'interroge de manière explicite sur les raisons de ses difficultés. En choisissant le PC, elle établit un lien temporel et résultatif avec son présent, et accepte ainsi le cours des choses. Ceci coïncide avec la stratégie discursive de victimisation par laquelle elle explique pourquoi elle n'a pas encore réussi à achever son projet d'« être une autre personne » (XVIII : 21). Elle accuse ses employeurs à Lima de ne pas soutenir son développement personnel et de profiter d'elle, et, par ailleurs, définit les gens de province comme généralement plus sains, gentils et solidaires.

Miranda (extrait 7), au contraire, se présente d'une manière assurée. Elle souligne que son adaptation à Lima a été simple et déclare se sentir extrêmement à l'aise en ville, où elle voit beaucoup plus de possibilités qu'en province. Dans l'extrait 7, elle utilise le PC avec l'adverbe « jamais » et ce, pour parler de ses émotions par rapport à un amoureux. Quand elle mentionne ses parents ou son intégration à Lima, au contraire, elle utilise le PS. C'est ainsi qu'elle rapproche les sentiments qu'elle a éprouvés pour son amoureux, et qu'elle éloigne les émotions liées à sa famille et sa région d'origine. C'est la fonction canonique, temporelle, résultative et expérientielle qui prévaut dans son utilisation du PC.

Les locutrices du groupe C gèrent le temps narratif d'une manière légèrement plus flexible, en mettant l'accent sur leur vécu et en créant des espaces-temps parallèles. En exploitant la fonctionnalité narrative subjective du PC, elles dissocient le PC du temps chronologique et mettent l'accent, non pas sur la proximité temporelle d'un événement avec le moment de parole, mais sur le lien particulièrement émotionnel entre une expérience passée et leur actualité. Dans les discours, les locutrices soulignent majoritairement leur assimilation à la vie en ville. Une partie d'entre elles reproduit la dévalorisation de la région d'origine, en s'assimilant aux discours discriminatoires (voir schéma 2), tandis qu'une autre partie affiche activement son origine non urbaine afin de se distinguer des Limenois « de souche » et de mettre en exergue leur force de volonté et leur capacité d'adaptation.

Carmen (présentée à l'occasion de l'extrait 4), par exemple, souligne le fait que, depuis son arrivée à Lima quand ses parents sont morts, elle a toujours vécu à Miraflores, l'un des quartiers les plus riches de la ville. Elle explique par ce lieu de résidence le fait de ne jamais avoir eu de mauvaises expériences en tant qu'employée, et affirme ne pas connaître la réalité des quartiers périphériques, dans lesquels les employées souffriraient plus. La trajectoire linguistique de Carmen est intéressante, car elle a grandi

avec sa tante hispanophone et n'a rejoint sa famille quechuaphone qu'ultérieurement. Elle raconte qu'en raison de la différence linguistique, elle ne pouvait pas bien parler avec sa sœur. Cependant, dans l'extrait 8, elle explique que malgré son apprentissage progressif du quechua en famille, elle a quand même pu conserver ses compétences en espagnol :

> (8) *casi- (.) nada no:; no me he olvidao l castellano, sino que- (.) hay cosas, que ↑sí; pero <<h>de ahí, no;> no ha sido difícil. porque de ahí hablar quechua y castellano la otra cosa, pero más quechua que castellano.* (VIII : 124.)
> [Je n'ai pratiquement pas oublié (PC) l'espagnol, à part quelques éléments. Mais il n'a pas été (PC) difficile de parler quechua et espagnol, mais plus le quechua que l'espagnol.]

Carmen utilise le PC, même si les événements racontés ont eu lieu dans un passé lointain, en province. Elle rapproche émotionnellement son adolescence en milieu quechuaphone avec son présent, et réconcilie ainsi une stratégie d'assimilation discursive avec la conscience de la valeur de son bilinguisme et de la langue qu'elle partage avec ses parents.

Dans le groupe d'entretiens C, le PC établit un lien subjectif entre un événement passé et l'instant de la parole ; c'est le sujet avec sa mémoire qui devient le point d'ancrage « présent », en s'émancipant narrativement de la simple chronologie des événements. Il s'agit d'entretiens relativement longs et d'une plus grande occurrence de formes verbales au prétérit par minute que les entretiens du groupe B (tableau 1). Les locutrices prennent en grande partie activement l'initiative de gérer le temps de la conversation, elles illustrent leurs réponses et leurs propos par des microrécits narrant des éléments biographiques concrets, en enchâssant des narrations et en les réalisant d'une manière polyphonique.

Les récits du groupe D se démarquent par des usages pragmatiques du PC. Les locutrices se servent de ce temps verbal non seulement pour établir un lien temporel ou d'apprentissage entre des événements passés et le présent de la rencontre, mais aussi pour analyser leurs expériences passées d'une manière réflexive et construire une argumentation convaincante destinée à leur interlocutrice. Leurs expériences deviennent ainsi des apprentissages qui orientent leur comportement présent (et à venir ?). On peut alors parler, avec Labov (1972), de la « transformation du vécu par la syntaxe narrative ».

Herlinda (présentée à l'occasion de l'extrait 3), utilise le PC pour insérer des microrécits dans une argumentation générale. Les formes en PC utilisées encadrent des narrations, les positionnant ainsi au passé, et les reliant en même temps au présent de l'instant de parole. Cela donne à la narratrice la liberté de raconter les événements passés dans le temps verbal qui convient à ses fins dramatiques et argumentatives. Dans l'extrait (9) ci-dessous par exemple, elle produit un récit enchâssé au passé, mais exploite la ressource du discours rapporté au style direct pour mettre en scène des interactions qu'elle interprète et présente comme significatives pour son présent. En racontant ses débuts difficiles comme employée domestique à Lima, elle crée dans son

récit un espace-temps avec des temporalités, des personnages et des voix parallèles et superposées ; elle est, tout à la fois, enquêtée, auteure, narratrice, et protagoniste.

> (9) *porque: no ira así; que no era una viejita como nos di:jo::; <<f>yo en realidad he venido para:- (.) es que-> (.) hems veni=DOS. una amiga, (-) y: yo; yo había venido para un: coronel que:- (.) para cuidar unos bebitos. que a mí me gustaban los niños. toncs éste- (.) pero mi amiga vino a cuidar la viejita. y cuando llegamos, la señora- (.) la viejita, ya no me quería sortar. dijo no; tú no te vas; me has caído bie::n; tú te vas a quedar. la chica que se vaya a la otra casa. entonces no: éste:::- (--) <<h>no pues. no=no quiso éste la chica- (.) irse a la otra casa;> mi amiga; dijo no::; no me quiero i:r. ándate; no me gustan los niños. ándate tú allá.* (XIII : 7.)
>
> [Parce que ce n'était pas pour une vieille dame comme il nous l'avait dit (PS). En réalité, on est venues (PC) à deux, une amie et moi. Je suis venue (PQP) pour un colonel, pour prendre soin de bébés parce que j'aimais les enfants. Mais mon amie est venue (PS) pour soigner une vieille dame. Quand nous sommes venues (PS), la vieille dame ne voulait plus me lâcher. Elle a dit (PS) non, toi, tu ne t'en vas pas, tu m'as plu (PC), tu vas rester. La fille, qu'elle aille à l'autre maison. Mais la fille n'a pas voulu (PS) aller à l'autre maison, ma copine a dit (PS) non, je ne veux pas y aller, vas-y toi, je n'aime pas les enfants, vas-y toi là-bas.]

L'introduction au PC ("yo en realidad he venido para :- [...] hems veni=DOS") délimite l'histoire à l'intérieur du récit et la positionne clairement dans le passé, de sorte qu'Herlinda peut expérimenter, dans le rôle de narratrice de l'événement en question, un nouvel espace-temps qui est à la fois situé au passé et au présent. Elle le revit alors dans le présent tout en lui donnant une nouvelle signification dans son récit.

Les entretiens du groupe D sont les plus longs (tableau 1), et ceux qui utilisent le plus de formes verbales au prétérit par minute en moyenne. Les enquêtées sont très actives dans la gestion de l'entretien, et pas seulement au niveau temporel ; elles s'adressent directement à l'enquêtrice pour lui proposer de partir en voyage (XXVII), d'assister à une fête (XIII), pour la convaincre ou dénoncer ses idées erronées ou naïves (XX).

Malgré leur construction active du régime de temporalité, aucune des locutrices des trois groupes B, C et D ne remet en question la linéarité du temps ni son caractère évolutif et progressiste. Cependant, elles réussissent à s'approprier la temporalité aux niveaux :

- linguistique : afin de légitimer et mettre en scène leur assimilation (groupe B) ;
- narratif : dans le but de mettre en scène leurs expériences et de profiter du rôle de la narratrice pour se reconstruire une identité favorable et unique à travers le récit autobiographique (groupe C) ;
- et pragmatique (groupe D) : afin de devenir auteures de leur propre réalité présente.

Contrairement à ces trois groupes, les cinq locutrices du groupe A hésitent plus à profiter de l'occasion de devenir auteures de leur récit de vie. Ces cinq entretiens sont très courts, ne racontent que très peu d'événements au passé et ne se servent jamais du PC. Les auteures ne prennent pas position face aux discours discriminatoires et se soumettent complètement à la gestion du temps de l'enquêtrice. C'est le cas de Gisela (extrait 11), qui est née à Huánuco et vient d'arriver à Lima :

> (10) *tengo miedo de salir a la calle por- (--) que puedo- (.) puede pasar que hay muchas cosas que- (.) cuando sales todo lo pasa. y por eso <<dim>tengo miedo salir.> [...] o sea tengo miedo, y ya dos veces me arrancaron la cartera; [...] <<voix démunie>sí me la jalaron; y NAdie me defendió; me agarró, me=me=agarró con todito mi:-> (.) mi reloj; (.) o sea- (.) sí. por eso tengo miEdo de salir a la calle.*
>
> [J'ai peur de sortir dans la rue parce que beaucoup de choses peuvent s'y passer. [...] C'est pour ça que j'ai peur de sortir. Deux fois déjà, on m'arraché (PS) le sac à main [...] oui, on me l'a arraché (PS), et personne ne m'a aidée (PS). Il me l'a pris (PS), avec tout, ma montre, c'est pour ça que j'ai peur de sortir dans la rue.]

Les événements que Gisela raconte l'affectent profondément et sont donc très présents pour elle. La mise en scène immédiate de la situation n'établit pas de distance entre le temps racontant et le temps raconté : elle semble revivre la scène, la peur, la colère, le désarroi et la déception. Cependant, malgré le rapport causal qu'elle établit à la fin de l'extrait 10 *por eso tengo miedo* (c'est pour ça que j'ai peur), elle ne rend pas explicite au niveau grammatical la relation de cet événement passé avec son présent. Son choix des temps verbaux (PS et présent) sépare cette expérience passée du moment de la prise de la parole, qui contraste avec son expérience subjective. Cet extrait de Gisela donne un exemple de la soumission des locutrices du groupe A à une temporalité extérieure qui est celle de la grammaire standard.

7 Devenir auteure en condition de vulnérabilité

Nous observons une importante variation dans la gestion de la dimension temporelle dans notre corpus d'entretien avec des locutrices qui pourtant, partagent le même profil sociologique et langagier. En fonction des critères linguistiques (utilisation particulière du PC), narratifs (contrôle du temps racontant et du temps raconté, longueur de l'entretien, nombre d'événements passés racontés par minute) et discursifs (stratégie discursive) pris en compte par l'analyse, nous pouvons positionner les entretiens dans un continuum qui va d'un contrôle restreint au contrôle accru de la temporalité narrative. Il est intéressant de noter que les trois dimensions (linguistique, narrative et discursive) se recoupent, de sorte que chacune d'entre elles nous permet de caractériser la posture auctoriale de chaque locutrice. La fonction d'auteur représente alors non seulement des manières différentes de transformer le vécu en récit, mais aussi des rapports différents au langage, au temps, au monde et à l'ordre du discours (savoir) ; si bien qu'un positionnement contre-hégémonique coïncide avec des stratégies grammaticales, narratives et discursives novatrices.

Pour les locutrices du groupe A, on dira d'elles qu'elles ne mettent pas en évidence le rôle d'auteure, puisqu'elles restent soumises au régime discursif qu'elles reproduisent. Devenant auteures, les locutrices des groupes B, C et D n'en restent pas pour autant moins dominées *de facto*. Même les locutrices du groupe D, qui construisent des temporalités narratives hétérogènes, ne contrôlent pas la réalité sociologique qu'elles racontent. Tout en développant des discours « émancipés », elles n'échappent pas pour autant aux inégalités qui conditionnent la position de l'employée domestique dans le contexte analysé. Les récits hybrides et polyphoniques, marqués par des expériences de discrimination et de lutte attestent de leur position sociale dominée. La variation dans la gestion du temps narratif, cependant, confirme que la dominée, comme tout individu, « est un sujet, si dominé soit-il » (Charlot, 1997, p. 34).

8 Inégalités et langage

L'analyse de la gestion des temps verbaux par les locutrices nous conduit à déconstruire certains stéréotypes concernant les liens entre langage et inégalités sociales. Contrairement aux théories qui établissent un lien simple entre typologie sociale et compétence/performance [6] langagière, insinuant, par exemple, l'existence d'un « code élaboré » chez les groupes dominants et d'un « code restreint » parmi les locuteurs en situation défavorisée (Bernstein, 1972), notre travail met en évidence l'hétérogénéité des caractéristiques langagières entre personnes partageant des caractéristiques sociales communes (catégorie socio-professionnelle, statut socio-économique, origine migrante et lieu de résidence, genre, niveau d'instruction).

Au niveau du discours, il y a des inégalités manifestes entre les locutrices. Face à une même consigne, les enquêtées produisent des textes très variés, très hétérogènes. On ne peut pourtant pas arriver au stéréotype du langage simple et langage complexe, car ce n'est pas la compétence linguistique en elle-même qui fait la différence [7]. Il y a des locutrices monolingues et bilingues dans chacun des groupes établis, et ni la durée de leur exposition à l'espagnol de Lima ni leur niveau d'instruction ne permet d'expliquer les variations observées. Ce qui les distingue, c'est le degré de créativité qu'elles s'autorisent lors de l'exploitation des ressources linguistiques disponibles. Il s'agit d'une différence au niveau de la performance et de leur positionnement en tant que sujets dans « l'ordre du discours » (selon Foucault) au moment de l'énonciation.

Notons que la circulation de certaines des narratrices entre divers espace-temps, et leur capacité à intégrer des récits enchâssés en créant des scènes énonciatives multiples – qu'on dirait presque de l'ordre de la théâtralité – stimule l'imaginaire du destinataire. Elles ne se désancrent pas seulement du temps racontant, mais obligent aussi le destinataire à imaginer la scène qu'elles sont en train de construire dans le récit enchâssé. Le « pacte autobiographique » (Lejeune, 1975) engageant non seulement la narratrice, mais aussi le destinataire du récit, le rapport social entre enquêtée et enquêtrice peut se présenter d'une manière fondamentalement différente parmi des locutrices d'un même groupe social.

6. Bernstein (1972) souligne qu'il caractérise la performance langagière des locuteurs des deux groupes opposés, non pas leur compétence. Il explique les différences observées par la socialisation propre à chaque groupe social.

7. C'est ce que nous démontrons de manière détaillée en Mick et Palacios (2013).

L'apport d'une étude de la narration est justement de montrer la variabilité au sein des grandes catégories sociales établies par les sciences sociales.

Références

Benveniste E. (1966), « Le langage et l'expérience humaine », *in* E. Benveniste (dir.), *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, p. 3-13.

Bernstein B. (1972), « A Sociolinguistic Approach to Socialization, with Some Reference to Educability », *in* JJ. Gumperz et H. Dell (dir.), *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*, New York, NY, Holt, Holt, Rinehart and Winston, p. 465-497.

Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

Carcassonne M. (1998), « Les notions de médiation et de mimésis chez Paul Ricœur : Présentation et commentaire », *Hermès*, vol. 22, p. 53-56.

Charlot B. (1997), *Du rapport au savoir. Éléments pour une théorie*, Paris, Anthropos.

Cotler, J. et Cuenca, R. (dir.) (2011), *Las Desigualdades en el Perú : balances críticos*, Lima, Perú, IEP.

Demazière D. et Dubar, C. (2005), « Récits d'insertion de jeunes et régimes de temporalité. Temporalités [En ligne] », *Temporalités [En ligne]*, http ://temporalites.revues.org/452 (consulté le 28 janvier 2016).

Destremau B. et Lautier, B. (2002), « Introduction : Femmes en domesticité. Les domestiques du Sud, au Nord et au Sud », *Tiers-monde*, vol. 43, n° 170, p. 249-264.

Dubar C. (2013), « Les contradictions de l'autobiographie comme temporalisation de l'identité personnelle », *Temporalités [En ligne],* http ://temporalites.revues.org/2408 (consulté le 29 janvier 2016).

Escobar A. (1997), « Contrastive and Innovative Uses of the Present Perfect and the Preterite in Spanish in Contact with Quechua », *Hispania*, vol. 80, n° 4, p. 859-870.

Foucault M. (2001), « Qu'est-ce qu'un auteur », *in* Defert D. et Ewald F (dir.), *Dits et Écrits I, 1954-1969*, Paris, Gallimard, p. 817-849.

Fuertes Medina, P., Rodríguez, E. et Casali, P. (dir.) (2013), *Trabajo doméstico remunerado en el Perú*, Lima, OIT/Oficina de la OIT para los Países Andinos.

García Tesoro A.I. (2015), « Valores emergentes del pretérito pluscuamperfecto en el español andino hablado en Chinchero (Cusco) », *Boletín de Filología*, vol. L 2, p. 51-75.

Gutiérrez Araus M.L.G. (2001), « Caracterización de las funciones del pretérito perfecto en el español de América », *II Congreso Internacional de la Lengua Española*. Valladolid,, http ://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad*diversidad*del*espanol/2*el*espanol*de*america/gutierrez*m.htm. (Consultée le 21 août 2016)

Harris M. (1982), « The 'Past Simple' and the 'Present Perfect' in Romance », *in* M. Harris et N. Vincent (dir.), *Studies in the Romance Verb*, London, UK, Croom Helm, p. 42-70.

Hartog F. (2003), *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.

Hernández J.E. (2006), « Present perfect for preterit in Salvadoran narratives : The perfective expansion into narrative discourse » N. Sagarra et A.J Toribio (dir.), *Selected Proceedings of the 9th Hispanic Linguistics Symposium*, Somerville, MA, Cascadilla Proceedings Project, p. 297-307.

Hintz D. (2007), « Past tense forms and their functions in South Conchucos Quechua », Santa Barbara, CA, University of California.

Howe C. et Schwenter S. (2003), *Present Perfect for Preterite Across Spanish Dialects*, Pennsylvania, University of Pennsylvania (Working Papers in linguistics), vol. 9.2.

Hymes D. (1996), *Ethnography, Narrative Inequality : Toward an Understanding of Voice*, London / Bristol, Taylor & Francis.

Irvine J. (2001), « 'Style' as Distinctiveness : The Culture and Ideology of Linguistic Differentiation », *in* J.R. Rickford et P. Eckert (dir.), *Style and Sociolinguistic Variation*, in, UK, Cambridge University Press, p. 21-43.

Jara Yupanqui I.M. (2011), « Present Perfect Usage in Peruvian Spanish and Perfective », *Readings in Narratives*, vol. 9, n° 18, p. 213-235.

Labov W. (1972), *Language in the Inner City : Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphia, PA, University of Pennsylvania Press.

Lahire B. (1992), « L'inégalité devant la culture écrite scolaire : le cas de l"expression écrite' à l'école primaire », *Sociétés contemporaines*, vol. 11, n° 12, p. 167-187.

Lejeune P. (1975), *Le Pacte Autobiographique*, Paris, Seuil.

Martínez-Atienza M. (2008), « Dos formas de oposición en el ámbito románico entre el pretérito perfecto compuesto y el pretérito perfecto simple », *in* Carrasco Gutiérrez A (dir.), *Tiempos compuestos y formas verbales complejas*, Madrid/Frankfurt am Main, Iberoamericana/Vervuert, p. 203-230.

Mick C. (2009), *Diskurse von 'Ohnmächtigen'*, Frankfurt/Main, Peter Lang.

Mick C. et Palacios A. (2013), « Mantenimiento o sustitución de rasgos andinos indexados socialmente : Migrantes de zonas andinas en Lima », *Lexis*, vol. 37, n° 2, p. 341-80.

Mujica L. et Córdova G. (2016), *"Lengua y cultura Quechua 1", Curso electivo de pregrado en antropología*, Lima, Facultad de Ciencias Sociales de la Pontificia Universidad Católica del Perú

Ojeda Parra T. (2005), *Prisiones domésticas, ciudadanías restringidas*, Lima, UPCH.

Organisation internationale du Travail (OIT) (2013), *Domestic Workers Across the World*, Genève, ILO, http ://www.ilo.org/wcms p5/groups/public/—dgreports/—dcomm/—publ/documents/publication/wcms173363.pdf.

Organisation internationale du Travail (OIT) (2014), « Trends in Informal Employment in Peru 2004-2012 », *in* Lima, ILO, http ://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/—americas/—ro-lima/documents/publication/wcms245891.pdf.

Palacios, A., Mick C. et Deprez C. (2018), « Creatividad lingüística y función del autor en el contacto de lenguas. Uso de tiempos del pasado en hablantes migrantes peruanas en Lima. » In *in* R. Risco (dir.), *Estudios de variación y contacto lingüístico en el español peruano*, vol. 3, p. :139-168. Discutir el lenguaje. La Plata : Universidad Nacional de La Plata. https ://libros.fahce.unlp.edu.ar/index.php/libros/catalog/book/108.

Pfänder S. et Palacios A. (2013), « Evidencialidad y validación en los pretéritos del español andino ecuatoriano », *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación*, vol. 54, p. 65-98.

Poblete L. (2013), « Par petits bouts » », *Temporalités [en Ligne]*, http ://temporalites.revues.org/2433 (consulté le 15/11/2015).

Selting M., Aeur P., Barth-Weingarten D., Bergmann J., P. B., Birkner K., Couper-Kuhlen E., Deppermann A., Gilles P., Günthner S., Hartung M., Kern F., Mertzlufft C., Meyer C., Morek M., Oberzaucher F., Peters J., Quasthoff U. et Uhmann S. (1998), « Gesprächsanalytisches Transkriptionssystem (GAT) » W. Schütte et A. Stukenbrock (dir.), *Linguistische berichte*, vol. 173, p. 91-122.

Sharma B. (2006), « Contemporary forms of slavery in Peru 2006 », London, UK, Anti-Slavery International, http ://digitalcommons.ilr.cornell.edu/cgi/viewcontent.cgi (consulté le l8/8/2016).